

Reflets dans un œil noir

LES DERNIERS JOURS
DE CHARLES BAUDELAIRE
de Bernard-Henri Lévy
(Grasset, 99 F)

● Parodiant une émission radiophonique consacrée aux courses de chevaux, nous aurions envie de dire : si vous n'avez que cent francs à dépenser pour les livres de la rentrée, offrez-vous celui-ci. Profonde culture, intensité et vérité humaine, écriture sans artifice et pleine d'expression, surprise et intérêt croissant à chaque page, tout ce que l'on demande (la plupart du temps en vain) à une lecture, est là. Le thème général est donné par le titre. Le 4 février 1866, en visitant l'église Saint-Loup, à Namur, en compagnie de Félicien Rops et d'Auguste Poulet-Malassis (l'éditeur courageux des « Fleurs du mal »), Baudelaire est pris d'un violent malaise, premier symptôme de l'aphasie et de l'hémiplégie qui le terrasseraient bientôt. Le 1^{er} juillet, il est ramené de Bruxelles à Paris.

Sans avoir recouvré la parole, le poète mourra le 31 août 1867 : une agonie de plus de dix-huit mois. Ces « derniers jours » furent donc à peu près six cents. La technique employée par Bernard-Henri Lévy crée une illusion d'optique temporelle, si l'on ose dire : à la lecture, ces six cents jours nous semblent ramassés en une semaine, et pourtant il n'en manque pas un.

Mêlant les langages comme il l'avait fait déjà dans « Le Diable en

tête », Bernard-Henri Lévy met en scène tour à tour un narrateur fictif, puis la logeuse bruxelloise de Baudelaire, patronne de l'hôtel du Grand-Miroir, ou encore le photographe Neyt ; Jeanne Duval laisse trainer par là son journal, intime, ô combien ! Poulet-Malassis et Mme Aupick, mère du poète, envoient au narrateur des lettres extrêmement typiques. Ainsi haché, vécu par plusieurs personnes à la fois, le temps n'évoque plus l'idée de durée, mais devient une sorte de terrible pressoir qui se resserre sur un seul être, l'écrase jusqu'à ce qu'il ait tout, vraiment tout exprimé de lui-même.

Cent miroirs, autour de Baudelaire, renvoient ainsi son image, comme on renvoie un importun, la refusent en la reflétant brièvement, à contresens — et ainsi la définissent à contrario avec une violence bouleversante. Reflet de Baudelaire dans l'œil de Hugo, de Sainte-Beuve, de Vigny, de Gautier : « Théo le gai luron, incroyablement jouisseur et paresseux, qui jusqu'au tout dernier moment, osa le payer en secret pour écrire ses articles à sa place ».

Reflète-nous dans les lettres de Mme Aupick : « Nous avons, mon mari et moi, que ce soit à Madrid où nous étions en poste, à Constantinople ou même place Vendôme, reçu nombre d'écrivains. Et nous savions distinguer, croyez-moi, entre ce qui relève du Beau, du Vrai, du Bien, et ce qui se

contente d'en usurper les attributs... »

Reflète atroce, dans l'œil du père Dejoncker, d'un muet mourant qui ne peut plus se défendre devant l'approche d'un prêtre et ses bonnes paroles — et les reçoit « dans un concert de "crénoms" » qu'il modulait sur tous les tons de la douleur et du blasphème.

Reflète plus exact — plus ces images sont ténébreuses et douloureuses, plus elles sont vraies — dans l'œil noir du portrait que Baudelaire emporte dans tous ses logis et place au-dessus de son lit : le portrait d'un homme qui lui ressemble, son étrange père, le prêtre détroqué. Et plus exact encore dans le journal pourtant si primitif de Jeanne Duval, la métisse, la maîtresse pitoyable et tragique du poète : « Faut-il qu'il soit mystérieux, ce minou-là, pour que je ne puisse pas détecter où c'est qu'il met sa fantaisie ? » Qu'elle découvre pourtant un jour : « Ce qu'il aime par-dessus tout, ce cochon-là, c'est ni que je parle, ni que je me pâme, (...) — mais que là, pendant la chose, et au moment même où en principe je devrais déborder d'idées, d'imagination, je fasse bien attention à ne rien, surtout rien faire du tout. (...) Ce qu'il attend, c'est que je sois comme morte. »

Et ultime reflet, extrêmement ressemblant, celui-là, dans l'œil du narrateur, qui est parfois Baudelaire lui-même, parfois un jeune admirateur tenté de se glisser dans l'écriture de son grand homme, de

la lui voler peut-être. Peut-on penser que l'étrange vibration, qui fait l'une des beautés de ce livre, et que l'on décèle ça et là, vient d'une rencontre angoissée et méditée entre la biographie du poète et l'autobiographie de Bernard-Henri Lévy ? Oh ! bien loin de l'anecdote, et surtout, ce qui est sympathique, sur les points les moins glorieux, le doute de soi, l'arrivisme écœuré — non les résultats, mais l'exigence et les fausses routes qui la déçoivent...

« Autant Paris me fête, autant mes pairs ou mes aînés s'appliquent à me célébrer », songe Baudelaire, « autant je ne parviens pas, moi, à croire tout à fait en moi ; ou plus exactement, si j'ai foi en mon talent, en ma virtuosité, en mes dons, je ne suis certain ni de l'urgence ni de la nécessité de ce que j'écris. (...) Toutes ces pages, tous ces livres, qui pourraient, si je le voulais, couler à profusion, mais auxquels manque à jamais ce poids de légitimité qui est, dans mon esprit l'irréductible sceau des chefs-d'œuvre. J'en pleure, certains soirs. »

Aucune étude baudelairienne ne pourra négliger ce livre, certes. Mais il nous apporte en même temps cents sujets de réflexion — sur les relations de l'art et de la vie, sur la réussite littéraire, sur la nécessaire horreur d'une certaine négativité. On n'en finit pas de dialoguer avec cet étranger et puissant ouvrage : chance rare, bonheur peu répandu, à saisir d'urgence.

Nicole CASANOVA

PLEIN LES POUCHES

LIAISONS ÉTRANGÈRES
d'Alison Laurie
(Points Seuil, 35 F).

Londres vu par deux professeurs américains, qui réalisent enfin leur rêve « anglophile », loin de la « barbarie » américaine. Prix Pulitzer 1985. Un grand succès du public des deux côtes de l'Atlantique.

LE MYSTÈRE
DE LA CRYPTÉ ENSORCELÉE
d'Eduardo Mendoza
(Points Seuil, 24 F).

Un détective fou, sorti tout droit de l'asile, enquête sur la disparition mystérieuse de jeunes filles de bonne famille, toutes pensionnaires d'un convenable institution. Roman policier et picaresque d'un des chefs de file de la nouvelle littérature espagnole.

NUITS DE PRINCES
de Joseph Kessel
(10/18, 33 F).

LES ROIS AVEUGLES
de Joseph Kessel
(10/18, 33 F).

LA NAGAÏKA
de Joseph Kessel
(10/18, 29 F).

En cette rentrée 1988, Christian Bourgois réédite du Kessel en masse. Des nouvelles, des romans, des grands reportages. En Sibérie, ou à Moscou, en Syrie ou en Israël, des années vingt aux années cinquante, Joseph Kessel est partout, voit tout, raconte, invente ou réinvente, donne à voir ou à rêver. Une heureuse initiative des éditions 10/18.

UNE INTERVIEW
DU « QUOTIDIEN »

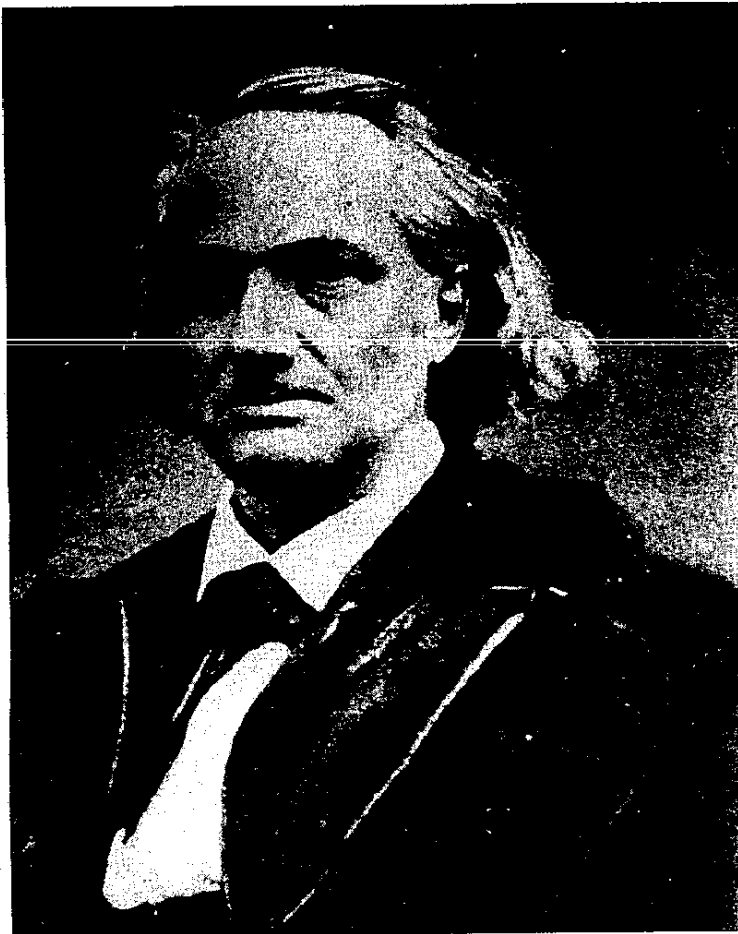
● Pourquoi choisir Baudelaire : « Si je faisais la liste des articles majeurs de ma vision du monde, ils sont très proches de la philosophie baudelairienne, que ce soit le goût de l'abstraction, l'antinaturalisme méthodique, le refus du progressisme et de tous les corollaires philosophiques qui s'y rattachent, la question du mal et son insistance, toute la problématique du testament de Dieu sur le refus de ce qui peut ressembler à du naturel, du matriciel, du matériel, du spontané. » Il avait aussi envie d'écrire un livre sur le XIX^e siècle, non par esthétisme, mais parce que nous en sommes encore prisonniers à bien des égards : « De ce XIX^e siècle que je déteste, qui est pour moi la source de bien des égarements contemporains, la figure la plus antinomique est certainement Baudelaire. »

Voici plusieurs années déjà, il avait eu l'idée d'une pièce sur le même thème, un « Procès de Charles Baudelaire », mais le projet n'avait pas été mené à terme.

« Il suffit parfois d'introduire un élément de vérité dans un roman pour effriter sa vérocité, amoindrir sa puissance de conviction. »

Cette fois, il a choisi une forme proche de celle du *Diabole en tête*, permettant de vivre les mêmes événements à travers plusieurs personnages : « C'était une nécessité. La différence entre un roman et un essai est qu'un essai est dogmatique alors qu'un roman est perplexé, ambigu, équivoque. La vérité tremble, les certitudes flottent, les assurances les mieux établies sont prises au piège d'elles-mêmes. Pour y parvenir, l'une des ressources dont dispose le romancier est le croisement des visions du monde, le rétrécissement ou l'élargissement des angles, tout pour que tremble cette vérité qui, dans un essai, aurait été dogmatique. » Une manière aussi d'éviter la forme du roman philosophique assénant des vérités simples portées par un seul personnage.

Ici, effectivement, la diversité est totale, une diversité voulue et très travaillée, qui aurait pu être un



Philosophe, romancier, homme d'action n'hésitant pas à mettre le poids de son intelligence et de son nom dans la balance pour défendre les idées et les causes auxquelles il croit, Bernard-Henri Lévy fait aujourd'hui un pari encore plus spécifique : prendre un personnage réel pour en faire une fiction.

carcan, une entrave à la liberté d'expression : « Je crois beaucoup à la vertu du carcan, des règles, que je pousse parfois jusqu'au fétichisme dans ce livre pour la taille des chapitres, des paragraphes, la position des narrateurs à l'intérieur des parties, la symétrie de leurs interventions. Tout cela est calculé en géométrie. » Il en résulte une étonnante impression de vie et de mobilité.

Pour parvenir à cette rigueur mobile avec des personnages, qui, de plus, devaient parler, Bernard-Henri Lévy a commencé par consacrer un énorme travail à l'établissement de la langue de chaque protagoniste, avec pour chacun un vocabulaire très précis, des tournures spécifiques correspondant à son caractère, son origine, sa vision du monde. Pour un personnage comme Poulet-Malassis, il a dépouillé une dizaine de lettres, en les auscultant dans le détail. Pour Mme Aupick, même processus, mais pour Jeanne Duval, dont on ne sait pratiquement rien, il a fallu imaginer. C'est ce travail minutieux qui a donné sa structure au roman, une structure qui anime l'action et crée l'indispensable suspense, puisque dans l'histoire d'une agonie, on sait nécessairement comment cela finit.

« Le suspense me paraît indispensable dans un roman, mais il peut être créé autrement que par l'histoire. Je suis un grand amateur de romans policiers et quand on en a lu beaucoup, on sait d'avance comment ça va se terminer, mais on est pris quand même, dans ce qui n'est pas un suspense, mais dans une mise en suspens perpétuelle d'une fin toujours annoncée. »

Au cœur du livre, le romancier traite à l'évidence du malentendu fatal entre le créateur et le monde. Ce malentendu, il peut être vécu de manière tragique ou de manière joyeuse. Bernard-Henri Lévy reconnaît que lui, il le vit aujourd'hui de manière joyeuse, ironique et joueuse. Baudelaire l'a vécu de manière douloureuse, jusqu'au vertige et jusqu'à la mort. « Je crois qu'on fait de la littérature à grande distance de la vie, ajoute Bernard-Henri Lévy. C'est pourquoi je fais des romans de ce genre au lieu de me livrer à des transpositions directes de mes aventures existentielles. » Totalement investi dans l'œuvre qu'il écrit, il reconnaît qu'il peut continuer ensuite une vie autre : « Si un jour je me risquais à écrire mon autobiographie, je pense que ce ne sera pas de la littérature. »

Propos recueillis par Gérard MANNONI